

Les yeux d'Albert

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Sylvie, après un mouvement de recul, entra afin de s'excuser de sa méprise. Un petit vestibule donnait sur une pièce lumineuse, tout le contraire de l'appartement du dessus, celui de sa patiente, Madame Duplessis aux volets toujours mi-clos. Accoudé à la fenêtre ouverte, un homme, dont elle ne distinguait que la nuque poivre et sel semblait regarder au loin. Il ne se retourna pas,

- Approchez-vous, elles sont revenues, je vous l'avais bien dit, vous les entendez ?

Sylvie intriguée s'avança. Il était évident que ce monsieur la prenait pour quelqu'un d'autre.

- Excusez-moi, j'ai frappé chez vous par erreur...

Elle fit un pas de plus dans la pièce, hésita une seconde, et reprit :

- Qu'est-ce-que vous regardez ? Qui est revenu ?

Il fit volte-face, sans doute surpris par la voix inconnue. Bien qu'à contre-jour, Sylvie pouvait distinguer un visage expressif à la peau mate creusée de séduisantes rides, au nez busqué, à la bouche fine ornée d'une moustache épaisse. Mais... quelque chose n'allait pas. Les yeux, les yeux étaient vides !

- Les tourterelles, elles sont revenues... Vous êtes qui ?

- L'infirmière, j'ai été appelée pour les soins de Madame Duplessis, l'appartement au-dessus, j'ai mal compté les étages en montant, et...

Il sourit,

- Cette vieille emmerdeuse ! Je vous souhaite bien du courage.

- Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude, ce n'est pas la première fois. Et vous, vous attendiez quelqu'un apparemment ?

- Ma lectrice, mais elle n'en fait qu'à sa tête, elle est tout le temps en retard, pire des fois elle ne vient pas. Elle devrait être là depuis une demi-heure au moins, et je vais encore être privé de ma séance. Vous savez lire ?

Sylvie éclata de rire,

- Bien sûr que je sais lire, ce serait embêtant de ne pas savoir dans mon métier !

Le bonhomme afficha une moue amusée, comme s'il l'avait bien eue. Elle sourit en retour,

- Si je comprends bien vous m'offrez de la remplacer ?

- C'est bien ça, qu'est-ce-que vous en pensez ?

- C'est à étudier, Monsieur ...

- Je m'appelle Albert, et vous ?

- Sylvie.

- Vous voyez la bibliothèque, et la petite commode à côté, dessus il doit y avoir deux livres, vous voulez bien apporter celui de droite, je pense que c'est le gris, pas l'autre hein, celui-là Juliette me l'a déjà lu, même si elle a mis plus de deux mois pour en venir à bout, avec toutes ses absences.

Intriguée, Sylvie se dirigea vers le meuble, un serre-livre figurant deux mains en plâtre maintenait les ouvrages accolés. Le titre du recueil de couleur grise annonçait « Poètes du XIX^{ème} siècle » Tiens donc, un amateur de poésie pensa-t-elle et elle émit un murmure d'appréciation qui n'échappa pas à Albert,

- Surprise ?

- Un peu oui, c'est rare les gens qui lisent des poèmes !

- Vous allez être en retard chez la vieille, si vous voulez repassez tout à l'heure me dire si vous acceptez ? J'aime bien votre voix, ça me plairait de vous entendre lire, contre une petite rémunération ça va de soi.

- Je vais réfléchir Monsieur Albert.

- A très vite Sylvie... j'espère !

Albert retourna à ses tourterelles. Sylvie s'attarda quelques secondes, le profil de l'homme était beau.

Lorsqu'elle sortit de chez Madame Duplessis, il était midi et demi, elle disposait d'une heure avant le patient suivant, une aubaine ! Au quatrième, Albert l'attendait. Le livre était posé sur le guéridon, près du fauteuil dans lequel il se tenait. Par la fenêtre ouverte montaient les bruits du parc, des chants d'oiseaux, des cris d'enfants, plus loin la rumeur de la ville.

Elle s'empara du livre, un signet marquait la page à laquelle ladite Juliette avait du s'arrêter.

- Je lis ?

- Oh, oui, oui, s'il vous plait.

Le ciel est par-dessus le toit

Si bleu, si calme !

Un arbre, par-dessus le toit,

Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,

Doucement tinte.

Un oiseau sur l'arbre qu'on voit

Chante sa plainte.

Sylvie stoppa quelques secondes, regarda l'homme qui écoutait, l'air ravi :

- Vous lisez très bien, vraiment ! Vous voulez poursuivre ?

- Avec plaisir,

Mon Dieu, mon Dieu la vie est là

Simple et tranquille

Cette paisible rumeur-là

Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà

Pleurant sans cesse,

Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,

De ta jeunesse ?

Verlaine

- Si vous saviez ce que ces mots évoquent pour moi...

C'est ainsi que la jeune femme devint lectrice à temps perdu, c'est du moins ainsi qu'Albert se mit à l'appeler affectueusement « ma lectrice à temps perdu ! »

Les jours passaient, Sylvie montrait un goût certain pour ces rendez-vous poétiques. Elle aimait entendre sa propre voix scander les vers. Ce qu'elle lisait lui plaisait, et de plus en plus souvent, elle se disait qu'Albert aussi lui plaisait, et se prenait à rêver qu'il en était de même pour lui.

Elle s'était rapidement rendu compte que l'homme avait une préférence marquée pour les poèmes qui exaltaient les sens, celui de la vue semblant tenir une place privilégiée. Jusqu'alors elle n'avait jamais osé s'enquérir de la raison pour laquelle il en était privé. Un soir qu'elle s'éternisait à ses côtés, plongée dans la lecture d'un poème de Baudelaire, « La vie antérieure » :

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques

Que les soleils marins teignaient de mille feux,

Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,

Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

elle s'interrompit et se risqua à demander :

- Qu'est-ce-que vous faisiez avant, Albert ?

- J'étais peintre... En disant ces mots, sa bouche tomba en un pli amer, entraînant la moustache qui sembla s'affaisser.

- Peintre ? Ah !

Sylvie d'un mouvement de tête balaya la pièce, s'arrêtant sur les peintures qu'elle avait souvent eu l'occasion d'admirer sans se poser de questions. Elle s'attarda pour la première fois sur la signature. Albert Rousseau disait-elle, c'était bien lui.

Cet aveu signa le début des confidences d'Albert. Après chaque séance de lecture, il s'attardait sur l'époque où il peignait, et livrait à Sylvie des bribes de sa vie, comme entraîné par le désir de dire, peut-être d'évacuer ce qui le minait. Ainsi, au fil des jours Sylvie en apprenait un peu plus sur l'homme, comment un accident l'avait privé de la vue, le condamnant à cesser d'exercer un métier qui le passionnait, comment sa femme l'avait quitté clamant qu'elle n'avait pas l'âme d'une infirmière, comment ses deux enfants avaient fui à l'autre bout de la planète cessant rapidement de donner des nouvelles. Elle le regardait vivre, s'émerveillait de sa capacité à détecter les sons les plus ténus, à deviner quel parfum elle portait, à regarder ses longs doigts s'attarder sur la couverture des livres, en explorant le grain.

Sylvie se rendait compte de l'importance qu'elle avait prise dans la vie d'Albert. Il n'avait pas hésité à congédier l'inconstante Juliette, et accueillait chaque arrivée de sa nouvelle lectrice avec un enthousiasme croissant. Au fil du temps, leurs conversations se mirent à prendre un tour très personnel, et peu à peu plus tendre. Jusqu'au jour où ils franchirent le pas. Sylvie avait quarante ans, quinze de moins qu'Albert, celui-ci se révéla tout étonné qu'elle accepte de s'abandonner ainsi à un infirme, il fut encore plus surpris en constatant qu'elle était vierge. Il ne fit aucune réflexion, ne demanda rien, s'émerveilla en silence de savoir qu'il était le premier. Quant à Sylvie, elle conserva ses propres secrets.

Six mois passèrent, la lectrice dormait souvent chez lui, peuplait peu à peu commodes et armoires de ses vêtements personnels, garnissait la bibliothèque déjà bien remplie de ses propres auteurs préférés. Elle lui en partageait la lecture, et enchantée, constatait qu'ils avaient, à n'en pas douter, des goûts communs.

Un soir, lorsque Sylvie rentra de sa tournée, Albert, tout excité lui annonça que son médecin allait le mettre en contact avec un chirurgien qui pensait pouvoir lui faire recouvrer la vue. Il s'attarda sur les détails médicaux que devait pouvoir comprendre une infirmière et attribua le changement de voix de Sylvie à l'émotion que lui procurait probablement cette nouvelle. Bien entendu il ne la vit pas blêmir. Durant les jours qui suivirent, il interpréta comme une marque d'attention et il faut bien le dire d'amour, le fait que sa compagne cherche à le dissuader d'accepter une opération dont elle lui détaillait les dangers. Qu'elle craigne ainsi pour lui, préférant son handicap à la vie qu'il pourrait lui offrir en récupérant ce sens primordial l'émut profondément. Mais il était prêt à prendre le risque.

Lorsque le jour de l'opération arriva, Sylvie accompagna Albert en voiture à l'hôpital. Il était loin d'imaginer que le coffre contenait une énorme valise dans laquelle elle avait entassé la totalité des affaires qu'elle avait apportées chez lui, au fur et à mesure qu'elle s'était installée dans sa vie.

L'opération s'avéra être un succès, mais lorsqu'Albert ouvrit les yeux, Sylvie n'était pas là. Elle ne le serait jamais plus. A cette heure, debout dans sa salle de bain, comme pétrifiée, elle regardait dans ce qui restait de la grande glace qu'elle venait de briser, son visage émacié, ses yeux globuleux, son nez épaté, sa bouche tombante. Jamais, au grand jamais, elle n'accepterait que le Picasso que lui renvoyaient les éclats de verre ne soit vu par le seul homme qu'elle s'était autorisée à aimer !